

Oujda : l'enfance



Dieu n'aurait pu être partout et, par conséquent, il créa les mères.

Proverbe juif

Lorsque j'essaie de comprendre la signification de certains de mes gestes, ce qui est le cas au moment précis où j'écris ces lignes, je procède comme on le fait souvent : je remonte dans le passé et je fouille dans mes souvenirs. Je suis née dans une famille monoparentale, fille d'une femme extraordinaire, devenue riche sans même savoir lire. Maman a eu 3 hommes dans sa vie et un seul garçon, mon demi-frère, de 14 ans mon aîné.

Ma mère s'appelait Eliane Zenati. Son père était un Juif d'origine italienne et sa mère, une Juive marocaine. Elle est venue au monde dans une famille pauvre composée de trois garçons et d'une autre fille, nés de deux pères différents qui ont brillé par leur absence. Ma grand-mère, qui a vécu jusqu'à 92 ans avec toutes ses dents, était une très belle femme, aux magnifiques cheveux qui lui arrivaient au bas des reins. Une femme autoritaire qui avait élevé, pratiquement seule, ses enfants. Très vite, ma mère a appris à s'en occuper, car grand-maman, alors qu'elle était encore dans la force de l'âge, avait fait une chute dans un escalier qui l'avait privée de l'usage de

ses jambes. Tant qu'elle en a eu la force, maman l'a transportée sur ses épaules quand c'était nécessaire.

Pendant que ses frères étaient aux études, grand-maman a décidé de retirer sa fille cadette de l'école alors qu'elle avait seulement sept ans.

— Les filles ne vont pas à l'école, elles doivent apprendre à être de bonnes épouses et à bien tenir la maison pour leur futur mari, lui avait-elle dit.

Et elle a envoyé maman faire des ménages, question d'arrondir aussi un peu les revenus familiaux. Mais elle ne l'a jamais demandé à l'autre fille de la famille, Mercedes. Jamais maman ne m'a expliqué les raisons qui ont poussé sa mère à la traiter de façon aussi injuste. Tout au plus, j'ai compris assez vite que maman, à l'âge adulte, s'était soulevée contre cette décision, sans jamais toutefois en faire porter le blâme à sa mère. Plus encore, maman, malgré sa rancœur, a aidé ses frères et sa sœur tant qu'elle l'a pu, durant toute sa vie. Jusqu'au décès de ma grand-mère, elle lui a rendu visite pour veiller à son bien-être, parcourant souvent des centaines de kilomètres dans des conditions déplorables.

Je n'ai pratiquement pas connu grand-maman. Elle est décédée en 1959, alors que j'avais 3 ans.

Un jour de 1963, au début des hostilités entre le Maroc et l'Algérie, les frères et la sœur de maman ont décidé de quitter le Maroc pour Israël. Ils ont demandé à maman de les suivre. Elle a refusé. Ma grand-mère était décédée, et maman n'avait plus vraiment d'atomes crochus avec sa famille.

Elle avait peut-être une autre bonne raison de ne pas les suivre. Maman était devenue l'une des commerçantes les plus en vue d'Oujda.

Alors qu'elle n'avait que 10 ans, ma mère avait été engagée par une pied-noire (femme française née et ayant grandi en Afrique du Nord) qui tenait seule une boulangerie-pâtisserie-confiserie au cœur d'Oujda, une belle petite ville située à l'extrémité nord-est du Maroc, à la frontière de l'Algérie. À l'époque, Oujda devait compter 300 000 habitants.

Occupée comme tant d'autres en Afrique par les Français pendant plus d'un siècle, Oujda possède depuis des lustres sa médina, un souk hebdomadaire réputé dans toute la région, de superbes mosquées et synagogues ainsi que quelques palais fabuleux.

Maman a commencé par y faire des ménages et la cuisine jusqu'à ce que la dame, ayant constaté que la petite Eliane était plus futée qu'on pouvait le croire, lui montre à tenir la caisse de son commerce. Maman devait monter sur un tabouret pour accéder au tiroir-caisse. C'est comme ça qu'elle a appris à compter. Un lien puissant s'est créé entre les deux femmes. Maman, qui avait su se rendre indispensable à la bonne marche du commerce, était un peu considérée comme la fille de la propriétaire qui avait beaucoup d'affection pour elle. À tel point que, au décès de cette femme qui n'avait aucune famille, maman a hérité du commerce. Elle n'avait que 18 ans!

Après de nombreux démêlés avec le fisc et la justice, qui tentaient par tous les moyens d'annuler ce legs à une jeune fille n'ayant aucun lien de parenté avec la défunte, elle est devenue en quelques années propriétaire de la meilleure boulangerie-pâtisserie d'Oujda et une actrice importante de l'économie locale. Partie de rien, elle était à 25 ans plus riche que ses frères et sœur réunis. Le commerce se transformait quelquefois en un lieu d'échanges, de réunions et de fêtes. Maman était en quelque sorte une grande dame de la ville, une personnalité. Elle s'était

mariée avec Abdelkader Ayouni, un coureur cycliste algérien très populaire au Maroc. Une superstar, un homme flamboyant. Il a adopté mon demi-frère, que ma mère avait eu d'une union précédente. Pour ma mère, tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes.

On l'appelait Lili, soit «la mienne» en arabe. Elle organisait des réceptions très courues derrière la maison attenante au commerce, dans le grand jardin fleuri où poussaient cèdres et amandiers. L'élite de la région s'y retrouvait comme dans un salon de thé. Il faut dire qu'au plus fort de son activité à Oujda, au tournant des années 1960, maman était devenue investisseuse, notamment dans plusieurs projets immobiliers de la région.

Eliane était belle et fière. C'était une femme corpulente et gracieuse à la fois. Son visage respirait le bonheur et la bonté. Elle avait un certain goût pour le faste. Les bijoux, les robes spectaculaires, les dessous chics. Elle aimait les Cadillac, mais pas n'importe lesquelles. Celles qu'elle achetait devaient toujours être d'une couleur unique dans tout le Maroc. Pendant plusieurs années, elle a eu un chauffeur et un garde du corps. C'était totalement inusité et avant-gardiste dans un pays arabe pour une femme ayant réussi par elle-même. Elle jouissait d'un statut rarement accordé.

Au milieu du xx^e siècle, le Maroc, pays de plaines, de plateaux et de montagnes avec, au sud, un accès au désert du Sahara, était encore dirigé par des sultans. À majorité arabe musulmane, avec une forte présence française, espagnole et juive, c'était une société conservatrice à souhait, comme celles de la majorité des pays voisins, l'Algérie ou l'Espagne, entre autres. Rares étaient les femmes qui pouvaient s'y distinguer. L'exploit que ma mère avait accompli à force de combat, de

témérité et de persévérance, le tout agrémenté de quelques astuces dont elle seule avait le secret, n'en était que plus grand.

Sur quoi s'était-elle appuyée pour accéder à ce statut? Où avait-elle pris son sens des affaires, au-delà du simple fait de tenir commerce? D'où venait son goût pour l'entrepreneuriat? J'ai encore aujourd'hui, malgré mon parcours, l'impression que cela tenait du miracle. Il est clair que maman aimait les gens et le public. Il est évident qu'elle cherchait à faire du bien. Il est certain que c'était une battante et une bosseuse qui aimait aller au bout d'elle-même et qui n'avait pas peur du risque. Mais elle avait surtout beaucoup de résilience et d'instinct. Deux traits de personnalité qui ne s'apprennent ni ne s'achètent.

Les gens allaient à la pâtisserie pour toutes sortes de raisons. Y compris pour y trouver de quoi se nourrir quand ils étaient sans le sou. Maman leur offrait alors le pain gratuitement et n'hésitait pas à faire cadeau aux enfants de ses meringues dont ils raffolaient. Elle participait activement aux grandes œuvres caritatives de la ville et soutenait ceux qui voulaient lancer leur entreprise.

Maman a souvent prêté de l'argent à des gens qu'elle connaissait à peine, sans rien exiger en retour. Alors qu'elle était issue d'un monde composé de misère et de pauvreté, il me semblait que le bien qu'elle faisait aux autres la soulageait de ses souffrances. L'être humain avait une tout autre importance que l'argent à ses yeux. Elle a toujours agi de la sorte. La maison était toujours ouverte, aux plus pauvres comme aux plus riches. L'argent se gagne honnêtement, disait-elle. Mais, dans son esprit, il devait aussi être partagé avec ceux qui en avaient le plus besoin.

Il lui est même arrivé de cacher des gens à la maison au moment des différents soulèvements entre l'Algérie et le Maroc. Durant ces conflits, les couples formés de citoyens des deux

pays devaient souvent taire leur statut matrimonial aux autorités qui pouvaient aller jusqu'à séparer des familles pour des raisons purement politiques.

C'est dans ce contexte que je suis venue au monde, le 16 janvier 1956. L'année précédente, maman avait participé à un grand bal caritatif et avait eu le coup de foudre pour mon père, Heinz Henkel, un beau militaire allemand qui s'était engagé dans la Légion étrangère et qui travaillait à la protection du Maroc, encore sous la domination de la France.

Maman n'était pas une femme frivole. Je pense qu'elle ne serait jamais tombée amoureuse de mon père si elle ne s'était pas vraiment sentie libre de le faire. Quelque temps avant la rencontre de son beau légionnaire, maman avait surpris son sportif de mari au lit, à la maison, avec sa meilleure amie. Il s'agissait là d'une faute impardonnable, d'une très grave erreur de la part de celui qu'elle allait renier comme mari à tout jamais. Il a eu beau hurler ses regrets et demander 1000 fois pardon, et malgré son insistance et ses promesses de revenir dans le droit chemin, jamais elle n'a accepté de reprendre cet homme et de lui laisser une place dans sa vie.

Une fois le choc et la douleur encaissés, elle a pu envisager un autre amour avec Heinz Henkel. Très vite, leur relation est devenue sérieuse et sincère. Quand maman a appris à celui-ci qu'elle était enceinte, l'une des premières choses auxquelles il a pensé a été de régulariser leur situation conjugale. Il rayonnait de bonheur et semblait très enthousiaste à l'idée de fonder une famille. Seule petite ombre au tableau : il était dans l'obligation de retourner en Allemagne pour obtenir les papiers nécessaires à cette union. Le couple était on ne peut plus atypique, surtout à cette époque : une Juive et un Allemand, imaginez ! Le parcours de

mon père ne l'était pas moins, puisqu'il était entré dans les rangs de l'armée française après s'être élevé contre le nazisme.

Il est donc parti pour son pays quelques mois avant ma naissance. Avant son départ, maman avait pris soin de lui faire signer une reconnaissance officielle de paternité de l'enfant à naître. Compte tenu des positions qu'il avait prises, il savait que ce voyage comportait un certain nombre de risques... Il n'est jamais revenu.

Voyant qu'elle se retrouvait seule avec un bébé sur les bras, Abdelkader Ayouni, son mari, a tenté de revenir dans la vie de maman. Il a tout fait pour l'amadouer, lui promettant même de s'occuper de ce nouvel enfant — moi — comme si c'était le sien. Toutes ses promesses et ses supplications ont été vaines. Pour ma mère, il n'en était pas question.

Trop petite pour souffrir de l'étrange disparition de mon père et littéralement baignée par tout l'amour et la tendresse dont maman faisait preuve à mon égard, je ne me suis retrouvée que quelques années plus tard aux prises avec les premières manifestations d'une véritable crise identitaire. J'étais devenue suffisamment grande pour réaliser que je m'appelais Henkel. Pourquoi Henkel? Un long questionnement et de multiples démarches ont commencé pour tenter de découvrir ce qu'il était advenu de mon père. Cette quête se poursuit toujours. J'y reviendrai.

J'ai donc passé les premières années de ma vie dans le faste de la haute bourgeoisie d'Oujda. Belles voitures, chauffeur, robes de princesse... J'avais l'impression de vivre dans une sorte de fête perpétuelle.

J'y ai grandi en français, mon oreille s'habituant aussi à l'arabe et à l'espagnol, également très utilisés tant au Maroc qu'en Algérie. Ma mère a préféré me doter de cette langue prin-

cipale, la sienne, ce qui m'éviterait selon son analyse, au demeurant fort juste, bien des complications. Il n'est pas difficile de comprendre que d'être d'ascendance juive était à cette époque, au Maroc comme ailleurs, considéré comme une véritable tare. Maman allait s'assurer, tout au long de ma jeunesse, de m'en éviter les affres en choisissant par exemple de me faire baptiser dans la plus pure tradition catholique et de me donner le nom de mon père disparu.

Malgré l'absence de mon père, j'avais une enfance heureuse. Maman était là, c'est tout ce qui comptait. Mon frère, quant à lui, n'était pas très présent à mes yeux. Un trop grand écart d'âge nous séparait.

Lili m'inondait d'amour. Elle prenait soin de moi, coiffait sans cesse mes longs cheveux qu'elle adorait réunir en une épaisse tresse. Malheureusement, j'ai perdu cette chevelure un jour, gracieuseté de ma tante Mercedes.

Les deux sœurs entretenaient une relation houleuse. Maman avait prêté une forte somme d'argent à ma tante, qui n'avait pas eu la délicatesse de la lui rendre. Tante Mercedes était profondément jalouse de la réussite de ma mère, alors que, selon elle, maman aurait dû demeurer dans le rang peu enviable qu'on lui avait assigné durant l'enfance. Un jour, donc, ma tante a dit à ma mère :

— Envoie-moi Danièle à la maison. Elle pourra jouer un peu avec ses cousins.

Elle voulait probablement me donner une leçon d'humilité, moi qui côtoyais l'élite de façon régulière. Maman, bien que surprise par cette générosité soudaine, a tout de même accepté l'invitation. Arrivée chez Mercedes, j'ai joué un peu avec mes cousins et cousines, jusqu'à ce que ma tante me demande de venir m'asseoir devant une coiffeuse. C'est alors qu'elle m'a dit :

— Qu'est-ce que c'est que cette idée de ta mère de te faire pousser les cheveux aussi longs. C'est d'un ridicule!

Elle a saisi ma natte d'une main et l'a coupée d'un grand coup de ciseaux. Elle me l'a tendue d'un air satisfait :

— Tu remettras ça à ta mère et tu lui diras que c'est bien mieux comme ça.

Je venais de vivre ma première souffrance, mon premier contact avec la méchanceté. Quand je suis revenue à la maison, ma tresse à la main, maman s'est mise à pleurer de rage. Elle a gardé cette longue mèche de cheveux pendant une décennie, pour ne pas oublier ce que sa sœur avait fait.

Hormis cette petite épreuve qui m'a tout de même marquée suffisamment pour que, 50 ans plus tard, j'en aie encore un souvenir précis, j'ai vécu mon enfance dans l'insouciance. Plus nous approchions de 1963, l'année de mes 7 ans — pendant laquelle a éclaté ce qu'on a appelé la guerre des Sables —, un conflit territorial qui a opposé une fois de plus le Maroc et l'Algérie, plus maman subissait les contrecoups d'une instabilité politique qui devenait très préoccupante. Qu'à cela ne tienne, elle accueillait et continuait de cacher des gens au sous-sol de notre maison. Quelquefois, ils débarquaient chez nous avec tous leurs enfants. Maman les hébergeait et les protégeait pendant des semaines. Pour moi, ces moments-là n'étaient que prétextes à une fête de plus. Pourtant, maman devait parfois mentir effrontément, et à ses risques et périls, aux supposés justiciers qui se présentaient à la maison en cherchant les traîtres à la patrie.

— Non, disait-elle. Je ne connais pas ces gens. Je ne les ai jamais vus. Je ne cache personne. Vous n'avez aucun mandat pour entrer chez moi.

Elle avait un cran et un courage qui me donnent encore des frissons dans le dos. Ces situations n'étaient que des détails à côté de ce qui se tramait. Je ne me doutais en rien du grand coup que la fatalité allait asséner à ma mère. Alors que le climat politique devenait de plus en plus défavorable aux affaires de maman, elle a eu à affronter un drame personnel absolument déchirant.

Abdelkader Ayouni ne cessait de harceler ma mère et de la supplier de le reprendre. Un jour, elle l'a chassé définitivement, sans autre forme de procès. C'est alors qu'un honteux chantage a commencé. Voyant qu'il ne parviendrait pas à ses fins en faisant de belles promesses, il l'a menacée de prendre mon frère avec lui puisqu'il était son père adoptif. Il aurait eu le droit de le faire, même si Norredine était majeur. Selon les us et coutumes, c'est le père qui a le dernier mot.

Maman, qui me tenait à l'écart de cette situation, ne l'a d'abord pas cru. Elle ne pouvait pas imaginer qu'il irait jusqu'à la priver de son fils. Il bluffait, pensait-elle. Quand elle a compris qu'il était sérieux et qu'elle a entrevu son jeu, elle a préféré jouer cartes sur table en lui demandant ce qu'il voulait au juste.

La réponse a été claire et précise :

— Ou je prends Norredine avec moi, ou tu me donnes tout ce que tu as.

Il tentait une ultime tactique. Il le savait. Jamais ma mère ne se serait séparée de son fils. Issue d'une famille dysfonctionnelle, elle aurait trouvé trop lourd de porter la douleur et la culpabilité de reproduire un monde de souffrance pour son fils. De toute façon, personne ne la séparerait d'aucune manière de l'un de ses enfants. Une négociation, triste et cynique, commença.

Elle lui a proposé le commerce, mais cela ne lui suffisait pas. Il voulait tout ce qu'elle avait, tous ses biens, tout ! Par cette

surenchère, il espérait qu'elle baisserait sa garde et qu'elle se résoudrait à le reprendre dans sa vie. C'était mal connaître maman. Elle a refusé et est restée sur ses positions. Au terme de ces négociations, de ce drame immonde, il ne lui restait plus que ses deux enfants et une petite robe sur le dos.

Venue de nulle part, elle s'était bâti seule une vie extraordinaire. Une existence enivrante qui lui permettait de profiter un peu de tout en faisant le bien autour d'elle, en partageant sans compter sa bonté, sa générosité et sa joie de vivre. Elle venait de tout perdre. Les fruits de son travail, de son courage et de sa persévérance venaient de s'envoler en fumée. Nous avons quitté Oujda sur-le-champ, à tout jamais.

Malgré la peine, la colère, la détresse et la misère, jamais elle n'a renié complètement cet homme. Il a été son seul et unique mari. Maman était restée très liée à son ex-belle-famille, à qui elle continuait de donner des nouvelles. Quant à lui, quatre années lui ont suffi pour dilapider la petite fortune que ma mère lui avait laissée. Pendant les 20 années suivantes, il a cherché à revenir auprès d'elle. Il n'a jamais eu d'autre femme dans sa vie. Quelquefois, il venait me voir et me parlait de sa tristesse, de ses erreurs, de ses regrets. C'est d'ailleurs lui qui m'a raconté ce qui s'était passé avec ma mère. Jamais maman n'a voulu parler de ça. Ce n'était pas dans sa nature. Jamais elle ne l'a repris, mais jamais elle n'a coupé les ponts complètement. Il est mort dans les bras de mon demi-frère Norredine, son fils adoptif.

Il a aussi été le dernier homme qui a partagé la vie de maman. À partir de 1964, mon frère avait atteint l'âge adulte et c'est à moi, puis à mes enfants, qu'elle a consacré le reste de sa vie. Ainsi était Eliane, Lili, ma mère. Droite, entière et courageuse. J'allais assimiler ces valeurs à la dure, et nous serions soudées à jamais, dans une sorte d'osmose inaltérable.